

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 51

Artikel: Expiation : [suite]
Autor: Horn, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Expiation.

(D'après l'allemand de C. Horn.)

IX

— Est-ce mon fils ? s'écria-t-il d'une voix désespérée, dites, est-ce mon fils ? Pâles et muets, les domestiques firent de la tête un signe affirmatif.

— Mon fils ! mon héritier ! mon unique enfant ! s'écria le vieillard d'une voix étranglée par la douleur, et il courut au-devant du canot en s'arrachant les cheveux.

Debout, à quelque distance, le jardinier le regarda d'un œil sombre, puis il baissa les yeux pour fixer la jeune fille qui, couchée sur le gazon au pied de la colline, dans ses vêtements blancs imprégnés d'eau, les cheveux flottants et le visage pâle, ressemblait à une nymphe des eaux, plongée dans le sommeil.

— Mais ce me semble, dit le jardinier, il te reste encore une enfant, une bien douce enfant, que tu regardes comme rien, parce qu'elle n'est pas appelée à perpétuer l'orgueil de son nom et qu'elle met une borne à ton ambition au lieu de l'élever d'un degré encore. Mais, misérable ! ne vois-tu pas que, dans ton malheur, tu es encore plus riche que moi à qui tu as tout enlevé.

Cependant, les domestiques ayant pris terre, descendirent le corps du baron Siegfried qu'ils déposèrent à côté d'Hilda, que le jardinier, agenouillé à côté d'elle, cherchait à rappeler à la vie. Le vieux baron s'accroupit à côté de son fils, il lui mit la main sur le cœur, mais ce cœur avait cessé de battre. Il lui tâta le pouls, mais pas la moindre vibration ne vint répondre à l'interrogation de ses doigts. La mort, avec toute sa lugubre expression, était peinte sur la face du jeune homme. Et le vieillard frissonna, il s'adressa tout bas des reproches, et son cou, habitué à tenir sa tête si haute, se courba, et sa tête se pencha comme si elle ne devait plus jamais se relever. L'homme roide, l'homme de marbre était abattu, terrassé. A quelque distance, les domestiques, debout, dans un silence respectueux, regardaient avec consternation l'image de douleur qu'ils avaient sous les yeux.

— Monseigneur ! s'écria enfin le jardinier, pour tirer son maître du sombre désespoir dans lequel il était plongé. Monseigneur, elle vit. Un de vos enfants vous est conservé !

Et Hilda, revenue à elle, releva lentement son buste et regarda avec égarement autour d'elle. Alors ses yeux tombèrent sur Siegfried étendu sans vie à ses côtés. Elle regarda son visage pâle, inanimé, puis elle prit doucement et avec respect sa main. Mais sous l'impression du froid glacial de cette main, elle recula en frissonnant. Elle passa, d'un air méditatif, la main dans sa chevelure, sur son front, et ne cessant de le regarder, elle lui dit tout bas et d'un ton de reproche : « Pourquoi ce silence ? Siegfried ! tu veux t'en aller loin de moi ! m'abandonner ! tu es pourtant bien ici, près de moi, mais tu ne me parles pas, tu es froid comme glace. » Et passant la main dans les cheveux ruisselants du cadavre, elle ajouta : « Que tu es mouillé ! où es-tu allé, Siegfried ? tu ne sais pas nager, m'as-tu dit. C'est la nymphe du lac qui t'a entraîné dans son empire, et c'est moi qui suis cette nymphe. Il ne te faut pas m'en vouloir, Siegfried. Oh ! dis-moi seulement un mot. Je ne te comprends pas. Tu dis que tu es mon frère ? Et pour cela tu veux m'abandonner, me laisser toute seule ? moi qui ai toujours eu tant d'amour pour toi ! Vois comme les cimes blanchies des vagues regardent par-dessus le bord du rivage ! Elles veulent nous saisir toi et moi ! » Et la jeune fille, palpant avec angoisse ses cheveux et ses vêtements, elle s'écria, se parlant à elle-même : « Et moi aussi je suis mouillée, ah ! je suis la nymphe du lac ! Mais pourtant je n'ai point chanté et je n'ai point voulu l'entraîner au fond de l'eau. Hilda, m'a-t-il dit, je ne sais point nager, et maintenant le voilà ici, froid et roide, je l'ai appelé au fond de l'onde ! c'est moi qui suis cause de sa mort. » Et Hilda regardant Siegfried tantôt avec respect, tantôt avec douleur, finit par se cacher le visage dans ses deux mains.

Le jardinier l'avait écoutée en silence et pénétré d'horreur. Enfin il prit dans ses bras la jeune fille et dit d'un ton de

reproche au vieux baron : « Cette malheureuse enfant a perdu la raison, pourquoi lui avons-nous laissé voir ce spectacle navrant ? » Mais le vieux baron n'entendit rien, absorbé qu'il était par son profond désespoir. Hilda, grelottante de froid, ne fit aucune résistance lorsque le jardinier se mit en devoir de l'emporter chez lui, seulement elle retourna avec angoisse la tête vers le corps de son bien-aimé, et cria d'un ton plaintif : « Laissez-moi rentrer dans le lac, je suis la nymphe des eaux, je veux aller chercher l'âme de mon cher Siegfried ! » Ce fut tout. Epuisée, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du fidèle serviteur, et ferma les yeux.

Et lorsque, enfin, le vieux baron se réveilla de sa léthargie et que ses domestiques, portant le corps du jeune seigneur sur une civière, eurent remonté la colline et traversé lentement le parc du manoir, suivis de leur vieux maître, courbé et chancelant, le soleil envoya ses beaux rayons dorés sur la verdure rafraîchie des arbrisseaux et du gazon, les fleurs répandirent leurs plus doux parfums, et les oiseaux gazouillèrent leurs tendres chansons. Pour ces légers habitants de l'air, le deuil et les misères de l'homme sont choses inconnues ; pour eux il n'existe qu'une création souriante, une terre couverte de fleurs.

Aujourd'hui, le manoir et le parc ne sont plus qu'un désert. Les roses sont sèches, la mauvaise herbe a remplacé le gazon ; la mousse et les toiles d'araignées ont tout envahi. Les fruits pourrissent sur les arbres ; aucun pied humain ne parcourt le manoir, ni la solitude qui l'environne. Quelquefois seulement, vers le soir, un vieillard, tout courbé, sort de la cabane toute couverte de vigne, et prend le sentier du lac. A ses côtés marche une femme dont les années ont peu altéré les traits fins et charmants ; son visage a toujours la même expression enfantine, seulement l'œil est sombre, le rayon visuel, clair et brillant, a disparu, elle fixe avec timidité et d'un air rêveur le sol du sentier. C'est le vieux baron qui expie ses erreurs par des années de solitude et de regrets. Le manoir lui rappelle des souvenirs trop écrasants, il a transporté sa demeure chez le jardinier qui l'aide à remplir le devoir sérieux que son fils lui a légué, celui de protéger et d'entretenir la jeune fille qu'il a rendue si malheureuse par sa faute, la jeune fille aliénée dont l'esprit divague dans un délire silencieux. Elle se croit toujours la nymphe des eaux, qui a entraîné son ami dans les demeures profondes du lac. Elle regarde l'eau avec un regard plein de douleur, puis elle se met à tresser une couronne de lierre qu'elle pose sur sa blonde chevelure en appelant son ami. Le vieillard, pour la ramener à la maison, lui promet qu'on reviendra demain, et sur cette espérance, elle se laisse reconduire chez le vieux jardinier.

Notre correspondant, M. Croisier, nous envoie ces quelques lignes empreintes d'une juste indignation : « Une effroyable coquille s'est glissée dans la pièce de vers intitulée *Sainte-Croix*, et publiée dans votre dernier numéro. Vous me faites dire :

Près du château simple et sans tours,
As-tu, du Jardin des amours
Vu les femelles ?

Au lieu de :
Vu les tonnelles ?

J'ai peine à comprendre par quelle étrange illusion d'optique une pareille atrocité a pu passer inaperçue. »

Soyez persuadé, cher collaborateur, que nous n'y comprenons rien non plus.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.